

## Préface

*Je vous entends demain  
Parler de liberté*

GILLES VIGNEULT

Je me souviens d'avoir assisté, alors que j'étais encore étudiant et que j'achevais ce qui allait devenir mon premier livre, *Les Humanités passagères*, à un spectacle de Gilles Vigneault donné sur une scène en banlieue de Paris. Je veux évoquer ici le profond sentiment de tristesse ressenti à l'écoute des mots du poète dans ces circonstances, me rappelant le pays, tant aimé, toujours, et si mal-aimé, parfois. Voilà une expérience qui n'a bien sûr rien d'universel et qui n'appartient pas directement à la philosophie, car elle est formée d'une matière si singulière, faite d'un entrelacement insolite et hasardeux de souvenirs et d'espoirs qui ne font advenir à l'existence que ce que je suis. Je sais bien, trop bien en quelque sorte, que ces mots anciens résonnent désormais bien différemment, si ce n'est malaisément, dans la conscience de

nombre de mes concitoyens, qu'ils soient anglophones ou issus d'une autre génération que la mienne, ou bien encore d'une histoire distincte, formée de luttes et de défaites que j'ignore. Tout cela je le sais, comme chacun d'entre nous, dès lors que nous avons été éduqués selon l'esprit de diversité qui prédomine dans nos cités, même si pareil savoir ne parvient pas à réprimer l'impression persistante et irrépressible d'avoir participé, comme bien d'autres, à une immense défaite. C'est le sentiment d'un tel échec collectif, d'un tel inachèvement dans notre être commun, qui est à la source des divers essais qui composent le présent ouvrage.

On aura compris que l'objet spécifique de ce livre est « notre » liberté politique, bien que le sujet de cette liberté attendue soit aujourd'hui bien peu certain de son identité. S'agit-il ici des héritiers de ceux qu'on désignait autrefois comme les Canadiens français de la Belle Province, ou bien encore de tous les Québécois résidant sur le territoire défini par la Loi constitutionnelle de 1867, ou uniquement des citoyens francophones de l'État du Québec, ou enfin de tous les descendants des premiers immigrants français en terre d'Amérique auxquels se sont joints tous les autres par la suite ? Je n'entends pas clore cet important et interminable débat sur la nature de notre identité politique. Je me propose plus modestement de reconstituer les moments d'une méditation impromptue, amorcée il y a bien des années, interrompue souvent et toujours recommencée, sur ce qui fut et demeure peut-être la principale, voire l'unique passion politique de ce peuple. Peut-être découvrirons-

nous, à terme, que les deux problématiques se rejoignent quelque part à l'horizon de l'histoire présente. Je crois utile de procéder à un tel rassemblement de ces pensées éparses, car elles me semblent, ainsi réunies, jeter un éclairage nouveau sur les sources de notre confusion actuelle. L'espoir porté par ce petit ouvrage est donc de projeter quelques lumières dans l'obscurité, parfois déconcertante, de nos débats publics.

Il appartient au lecteur, qu'il soit favorable ou non à l'option politique envisagée, de juger si cette promesse a pu être remplie. Nul doute que plusieurs, si résolument tournés vers l'avenir, jugeront ces réflexions, imprégnées d'une nostalgie du pays à venir, inappropriées pour la résolution des défis qui nous incombent désormais, résultant notamment de l'affaissement des frontières nationales et de la démesure des espaces financiers et commerciaux dans lesquels il nous faut désormais apprendre à nous déplacer. Nos petites affaires semblent, en effet, si disproportionnées devant de si considérables défis planétaires. Je leur répondrai toutefois que nul, si ce n'est nous-mêmes, ne saurait assumer la responsabilité de notre destinée, ne serait-ce que pour en penser la part proprement dramatique, tâche qui nous répugne à bien des égards. Que le monde soit désormais bien plus vaste, et les défis encore plus nombreux, cela ne nous délivre pas de la tâche insigne qui consiste à savoir ce que nous sommes devenus, et plus encore ce que nous aurions dû devenir.

Il s'agit donc de chercher à comprendre ce qu'il est advenu de « nous » sous l'influence de la passion qu'a

suscitée, depuis quatre décennies, à tout le moins, le projet de fonder un État souverain sur le territoire du Québec. Au cours de cette période, c'est bien une même passion, sous diverses formes, qui a agité nos esprits : que ce soit la révolte contre l'oppression, le sentiment d'une injustice ou bien encore, plus récemment, l'aspiration à une reconnaissance plus étendue. Il n'aura échappé à aucun des observateurs de ce parcours inusité que notre désir de liberté, autrefois passionné et parfois violent, s'est fait toujours plus abstrait, plus diaphane, jusqu'à devenir essentiellement réfléchi et intéressé. Ainsi sommes-nous devenus un peu moins patriotes et un peu plus individualistes, de sorte que la souveraineté s'est métamorphosée progressivement, mais de façon apparemment inéluctable, en un genre d'entreprise partagée, qui comme toutes les autres se doit d'afficher ses profits pour susciter l'engagement. Nul doute que, au terme de ce voyage de notre vouloir collectif, les motifs d'une telle passion se sont faits plus imprécis et que notre résolution à réaliser l'indépendance est devenue bien incertaine.

Il faut être épris d'un jovialisme politique débridé, comme cela continue de se voir dans certains cercles souverainistes, pour croire que la réalisation de l'idéal d'indépendance représente encore une nécessité historique imparable. Il m'apparaît bien au contraire — c'est même la première thèse défendue ici — que l'indépendance du Québec devient chaque jour plus improbable, sans être toutefois impossible. Il s'ensuit que nous demeurons ambivalents — cette qualification étant maintenant pour

ainsi dire proverbiale — parce que précisément nous sommes attachés à un très ancien désir de liberté, constitutif de notre être, alors même que nous en différons toujours plus avant la réalisation effective dans l'histoire. Une telle confusion dans les esprits n'est pas sans comporter un coût considérable pour la santé de notre corps politique. En effet, sous le poids de toute cette ambivalence, plusieurs de nos concitoyens en viennent à s'abandonner, diversement il est vrai, à la mauvaise foi, au déni ou au mépris de soi, comme je tenterai de le montrer.

Pour toutes ces raisons, il m'apparaît nécessaire aujourd'hui de mettre fin à la confusion entourant notre destinée politique, à tout le moins d'amorcer une sortie progressive de l'ambivalence dans laquelle nous nous sommes enfoncés depuis la Révolution tranquille. Afin de nous engager dans cette voie salutaire, il nous faut parvenir à penser autrement les événements qui ont marqué notre histoire, à commencer par le référendum de 1980. C'est un tel retour sur l'histoire, bien fragmentaire et incomplet, à la suite de plusieurs autres, qui est proposé ici. Il s'est agi plus particulièrement de porter notre attention sur le rôle joué par les élites politiques et intellectuelles dans cette affaire. Voilà pourquoi le présent ouvrage prend la forme d'une galerie de portraits, à caractère philosophique, de personnages comme René Lévesque, Fernand Dumont, Paul-Émile Borduas et d'autres. Par l'examen de ces figures éminentes, j'ai tenté de faire apparaître, à tout le moins, certains aspects de la *méprise* qui a conduit à l'avortement du projet d'indépendance de ce pays.

Pour ceux qui accepteront de parcourir sur toute sa longueur cette galerie imaginaire, il apparaîtra que ces petits tableaux, disposés dans un ordre chronologique, nous renvoient à un événement cardinal de notre mémoire collective. Il s'agit de l'un de ces moments déterminants de l'histoire, toujours reconsidéré, sur lequel, à la manière de quelque palimpseste ancien, s'entremêlent les motifs de notre destinée, et où chaque génération procède à la réécriture de soi. Comme toujours dans une telle pratique de la mémoire, la nouvelle écriture recouvre l'ancienne, de sorte que certaines vérités sont dévoilées au moment même où d'autres sont recouvertes et dissimulées. Il n'en va pas autrement de notre petite révolution qui, en un certain sens, marque, dans la réalité, une rupture dans l'évolution des mentalités, car il y a bien ici un « avant » et un « après », alors même qu'elle dissimule, par le mythe qu'elle a suscité, des continuités silencieuses qui se révèlent à notre époque être tout aussi déterminantes pour l'avenir.

Je ne mentionnerai qu'un exemple, qui sera illustré et repris plusieurs fois, au risque de me répéter, dans les pages qui suivent, celui des rapports éminemment problématiques que tisse le motif religieux, dans la conscience collective, avec celui de la politique. Il ne nous a pas encore été donné de mesurer dans toute son étendue l'influence politique de l'attachement des Canadiens français à la religion catholique et, plus encore, les conséquences sur le plan symbolique du détachement opéré par les Québécois à l'égard de ce même marqueur identitaire. Ce que dissimule le mythe de la Grande

Noirceur, et de sa compagne la tranquille Révolution, c'est le fait considérable, et pourtant impensé, qu'un même projet, à bien des égards, s'est poursuivi sous les termes distincts, et pourtant apparentés, de « religion » et de « culture ». Il y a là un élément de continuité qui traverse notre destin, au-delà de la rupture opérée par l'imaginaire révolutionnaire, et qui permet d'enlacer autrement les différents moments de notre devenir collectif. C'est cette intuition directrice — en quelque sorte la seconde thèse de cet ouvrage — qui constitue la trame commune de ces essais si divers par ailleurs.

Sortir de la confusion dans laquelle nous nous mouvons depuis déjà quelques décennies ne saurait être chose facile. Il est aujourd'hui, au sein de notre société, des pouvoirs qui se nourrissent de notre ambivalence et dont l'existence est pour ainsi dire entièrement suspendue à sa perpétuation. Si le projet d'indépendance du Québec fut autrefois élaboré dans une grande liberté d'esprit, par des professeurs, des intellectuels et des poètes, notamment, il fait aujourd'hui l'objet d'une étroite surveillance de la part des « fiduciaires » de ce qui n'est plus qu'un simple patrimoine symbolique, c'est-à-dire un amalgame indistinct d'espérances révolues et d'intérêts bien réels. Pour reconquérir une part de cette liberté de pensée perdue, il nous faut franchir les limites du cercle dans lequel s'est enfermé notre imaginaire politique et parvenir à envisager autrement l'avenir. La conviction qui traverse toutes ces pages est qu'on ne saurait engager, à tout le moins pour ce qui concerne la partie francophone du Québec, un tel dépassement sans

parvenir à comprendre la source véritable de notre impuissance politique actuelle, ce qui n'est l'objet, on l'aura deviné, d'aucun programme partisan. On comprend mieux, dès lors, pourquoi les essais rassemblés ici s'inscrivent à la suite d'un dialogue, entamé il y a bien des années, avec l'œuvre d'Hubert Aquin. Celui-ci, à la différence de plusieurs de ses contemporains si engagés dans la conquête ou la conservation du pouvoir, a cherché le difficile passage entre, d'une part, la lucidité devant ce qu'il advient de nous dans l'histoire et, d'autre part, la solidarité bienveillante avec tous ceux qui ont en partage ce même devenir. On retiendra d'Aquin, de celui qui écrivit autrefois « La fatigue culturelle du Canada français », qu'on ne saurait parvenir ne serait-ce qu'à penser notre destin véritable sans accepter la dimension proprement dramatique qui lui est inhérente. C'est sous l'autorité de ce patrimoine-là que nous avons choisi de placer les réflexions qui suivent.

J'aimerais terminer cette brève présentation de l'ouvrage en signalant ma dette à l'égard de ces amis, notamment Daniel Tanguay, de ces collègues, au collègue et à l'université, et des collaborateurs de la revue *Argument*, qui tous ont enrichi ma réflexion sur cet inépuisable sujet grâce à leurs pensées. Il me faut aussi souligner la générosité indéfectible de Suzanne Leclerc, qui a bien voulu suivre à la trace chacun de mes écrits et me faire part de ses suggestions toujours heureuses.